

Devenir le lieu

Propos recueillis par Maurice Couquiaud

- 74 -

Le mardi 28 mars 2000, à la Maison de la Poésie (Théâtre Molière à Paris), une soirée poétique proposée par Le champ des mots et Marianne Auricoste, a réuni le poète Claude Vigée et Michel Cazenave, producteur sur France Culture de l'émission *Les vivants et les dieux*. Le dialogue alors intitulé *Conversation sur le vivant* était animé par Maurice Couquiaud.¹

Je m'exile en tout lieu
pour me muer en lui, ...
Je ne suis que regard :
le monde est le poète ...
Claude Vigée
(Le comédien du ciel)

Maurice Couquiaud. Pour éventuellement rassurer les poètes présents, je dirai d'abord que, au cours de ces soirées consacrées aux rapports poésie-sciences, nous n'avons pas l'intention de démontrer qu'il faut avoir de larges connaissances scientifiques pour être poète. En remontant aux origines, nous remarquerons pour l'instant qu'inventeurs de la mythologie, les poètes, en particulier ceux que nous appelons les pré-socratiques, ont posé non

seulement les bases du questionnement philosophique, mais celles du questionnement scientifique.

Michel Cazenave. Personnellement, je pense qu'il y a une séparation radicale entre l'activité poétique et les activités du philosophe et du scientifique, dans la mesure où ces derniers, chacun de leur côté, à travers un effort millénaire, se sont efforcés de s'expliquer la réalité telle qu'elle est et d'en rendre raison. Le véritable poète, en travaillant son texte, est beaucoup plus le fabricant d'une réalité qu'il construit à travers son langage. Il relève surtout de ce que, traditionnellement, on a appelé le phénomène visionnaire, ... une certaine façon d'appréhender non les choses elles-mêmes, mais l'être des choses, de créer en quelque sorte un territoire qui lui est propre ... ce que doivent, par définition, s'interdire le philosophe et le scientifique.

Claude Vigée. Pour la distinguer clairement de l'approche scientifique je dirai que l'expérience de la poésie reste avant tout une quête intérieure, parfaitement subjective. Elle s'instaure dans notre for intérieur, non dans la confrontation des notions abstraites, des chiffres ou des quantités mesurables, mais avec la rencontre en nous-mêmes d'une qualité simple d'être-là, d'une présence à soi pure, vide et pulsante, sans autre objet encore que cette vivante oblation de l'être interne.

L'expérience de l'écriture, le temps de la création du poème, entendu au sens artisanal du terme qui demeure à mes yeux essentiel, sont marqués par un

¹ Entretien d'abord paru dans *Phrétique* n°93. Dossier Lieu poétique n°9.

Maurice Couquiaud, rédacteur en chef de la revue, en a repris le texte avec d'autres participations, dans son essai *L'Horizon poétique de la connaissance*, paru en 2003 aux éditions de l'Harmattan.

commencement muet, un silence premier enraciné dans le corps animé d'un être humain qui voit, entend, touche, et se bat avec un milieu extérieur à lui-même, souvent hostile ou étranger. Cet homme isolé dans le désert des choses affronte également en lui-même une présence énigmatique : on peut l'appeler la conscience, peut-être aussi l'âme, selon l'ancienne tradition... Comment donner sa voix au monde et se frayer en même temps une voie pour loger l'intériorité originelle dans l'étrangeté du monde ? Cette œuvre ne se fait qu'à travers le langage, par l'emploi renouvelé des mots acquis, usagés, usés, qui constituent au départ les seuls outils du poète. Mais ce langage collectif sera soumis à un traitement critique rigoureux, l'étude de ses virtualités sémantiques, l'auscultation de ses possibilités musicales ou phonétiques particulières. Ainsi le poète en action affronte la vie du monde, celle des mots, et la sienne propre, qu'il éprouve simultanément. Ce n'est pas une tâche facile...

Ce corps à corps agonique avec le poème naissant commence toujours, chez moi, par une écoute intense et silencieuse des mots à venir dans l'imminence de l'instant présent, – une écoute qui accompagne ou fait écho à la rumeur des choses environnantes. J'entends par « choses » l'ensemble du monde matériel, extérieur, le faisceau des sensations qu'il éveille dans son corps aux aguets, aussi bien que l'univers imaginaire des rêves, des fantasmes, qui constituent jour et nuit notre cinéma intérieur. La conscience dénudée mais attentive ausculte à la fois les perceptions issues du dehors et celles émanées de l'espace-temps nocturne habité par les souvenirs dans notre intimité psychique ; mais elle le fait d'abord dans un silence absolu. Ainsi, au cours d'un processus complexe dont les arcanes échappent souvent au contrôle minutieux de la conscience éveillée, peut parfois naître un poème. Nous sommes, en un certain sens, capables de recréer à partir de notre unique silence le double royaume du réel, à la fois monde et parole.

Une sensibilité authentique est ouverte également aux choses et aux paroles qui s'en souviennent. Je pense qu'il faut toujours davantage tourner les mots vers les êtres concrets, afin de les nourrir du suc de la présence des objets mortels mais réels, qui nous font face ici-bas. Sinon nous risquons de sombrer dans la rêverie de l'absence éternelle, de céder à la tentation de l'abstrait, frappés de stérilité fatale. Nous vivons, nous parlons toujours d'ici-haut.

Maurice Couquiaud. Cette approche complexe mais sensible,... l'avez-vous découverte également chez des poètes sur lesquels vous vous êtes particulièrement penché ?

Claude Vigée. Un poème de Rilke, extrait des Nouveaux poèmes (poèmes de jeunesse, 1903-1908), illustre parfaitement mon propos. Il s'agit d'un sonnet intitulé « Torse archaïque d'Apollon », inspiré par la vision d'un fragment de sculpture de la haute époque de l'antiquité grecque. En voici la fin, dans ma traduction empruntée au recueil de Rilke, *Le vent du retour*² :

« ...Et dans l'imperceptible
mouvement de ses reins, quelle ombre de
[sourire
coulerait vers le centre ou le sexe pesa ?
Sinon ce roc se dresserait, bref, mutilé,
sous la déroute transparente des épaules,
il ne vibrerait pas comme un pelage fauve
et ne se romprait point sous toutes ses
[frontières
comme une étoile explose : il n'est ici
nul lieu qui ne te voie. Il faut changer ta
[vie. »

Nous le constatons avec Rilke : parvenus jusqu'ici,

2 Paris : Arfuyen, 1989, p. 25.

la contemplation à distance de l'objet extérieur devient la mise en demeure, (ou en jugement), du poète par lui-même. La scrutation approfondie du torse divin induit en lui une conversion radicale, hors de l'existence passée. Chaque lieu de ce bloc de marbre arraché au temps, sans visage, voit sans merci les manques, les échecs de l'homme actuel qui le regarde. Comme une étoile explose, le poète est à la fois considéré et sidéré par cet Apollon mutilé, mais lumineux, qui pèse du feu de tous ses rayons, et qui le juge en retour ! L'oracle du Dieu est rendu sous la forme d'un ordre de marche : « Il faut changer ta vie ». Telle est bien, à ce moment de la vie de Rilke, l'expérience libératoire fondamentale.

Quelle leçon pouvons-nous en tirer ? Elle nous suggère que les mots du poème achevé, comme chaque lieu travaillé du torse d'Apollon, tissent avec nous un lien de complicité. Ils mettent en place une équivalence secrète avec l'étrangeté cosmique insondable, brièvement incarnée par la statue archaïque retrouvée dans les profondeurs de la terre. Une énergie pure sous-tend, comme un dénominateur commun, le monde concret de nature physique, chimique, biologique. Elle soulève de son grand souffle l'extériorité spatio-temporelle inerte du monde. Elle permet en lui l'émergence d'un mouvement horizontal aussi bien que vertical, synchrone de ce qui se passe à l'instant même dans l'intimité spirituelle de Rilke, articulant, puis écrivant son poème. Mais cette profondeur, enfin rendue disponible en lui, ne pouvait écouter et regarder le message existentiel du dieu de pierre polie, exhumé de la nuit, qu'en se taisant devant son étrange surgissement.

Maurice Couquiaud. Ce message enveloppé de silence trouve-t-il une correspondance dans la tradition de la Bible et de la Kabbale, dont vous êtes sans conteste un héritier ?

Claude Vigée. Pour éclairer ce paradoxe je vous rapporterai une parabole empruntée au livre du Zohar. Les sages racontent que Dieu, désireux de créer le monde, mais ne sachant comment s'y prendre, convoque pour l'aider les vingt-deux lettres de base de l'alphabet hébreu. Il les fait défiler devant son trône l'une après l'autre, en commençant par la dernière, la lettre consonne Tav, inversant ainsi la coutume de la lecture hébraïque qui va normalement de droite à gauche. Mais le Dieu d'Israël n'en est pas à une inconséquence près : n'est-il pas le maître de tout, le souverain de toutes les choses créées ? La lettre Tav, qui correspond à l'oméga grec, symbolise dans la Bible et la Kabbale la fin du monde. Elle ne peut donc servir à le créer, sinon dans une vision prophétique liée au jugement dernier. Pour différentes raisons sur lesquelles nous passerons ici, le Seigneur récuse toutes les lettres candidates à la création du monde, sauf la lettre Beth, qui signifie en hébreu la Maison, et possède la valeur numérique deux : c'est le signe de la dualité, du conflit, de la guerre entre les sexes et les nations, mais aussi la matière première avec laquelle on peut construire les choses dans leur réalité concrète, bien que conflictuelle. C'est donc avec le Beth que le Seigneur bâtira ce monde forcément imparfait, agité, violent et boiteux. Ensuite Dieu, peu rassuré, s'adresse à la première lettre de l'alphabet, l'Aleph, qui a pour caractéristique d'être muette en hébreu. Sur cette lettre initiale, consonne improférable, porteuse de l'Un que nul ne peut redire, Dieu décide de faire reposer l'édifice total de son Grand Œuvre cosmique. L'Aleph est la pierre de fondation de la création extérieure, identique à la Maison de l'esprit érigée dès la surrection d'Adam et d'Eve à l'intérieur de chacun d'entre nous.

Dans la pensée audacieuse des maîtres du Zohar, l'arbre de l'espace-temps cosmique et l'arbre intime des dix Sephiroth qui constituent notre structure mentale se confondent entièrement. Selon la Tradition, Dieu crée

avec les lettres hébraïques un monde présent, instable, à la fois double et un, toujours en gestation. Ces lettres où le monde s'engendre ne sont pas simplement des signes qui se réfèrent à lui : elles participent de la substance même de notre monde. Cohabitantes avec l'immense univers, elles en structurent les formes, en assurent les dimensions justes dans l'espace et le temps.

Cette parabole merveilleuse me paraît fort inquiétante si je réfléchis à ses conséquences. En parlant, en écrivant, en agitant à la légère les lettres, les mots, les phrases et les livres, on remue le monde entier, on le descelle à sa base, en ébranlant le silence fondateur de l'Aleph primordial qui constitue son assise. Bien sûr les alchimistes d'antan n'ont jamais pensé autre chose ! Curieusement la science contemporaine, la chimie en particulier, emploie souvent des lettres pour désigner les éléments simples ou les concepts mathématiques fondamentaux avec lesquels elle opère. Ne trouve-t-on pas dans cet usage moderne le souvenir de la très vieille parabole du Zohar, comme l'ombre portée d'un mythe radical indépassable aujourd'hui encore ? Si on met en pièces les mots et les rythmes du poème, le monde se défait avec eux. Ce désastre redoublé, nous le subissons à notre époque sous toutes les latitudes. L'art démoniaque de casser le langage commun, c'est aussi la folie meurtrière de notre temps, la volupté de tuer les hommes en masse, de détruire en fin de compte le monde entier.

Maurice Couquiaud. Ces réflexions, inspirées par la Kabbale, vous permettent-elles de mieux comprendre le cours de la création poétique ?

Claude Vigée. Je le pense. De manière moins imagée, je dirai qu'on ne peut connaître ni le début ni la fin de cette étrange histoire : le poème est né sans frontières, comme l'univers lui-même, ancré dans un commencement muet vers lequel il tend au terme de sa course infinie à travers les choses et les mots. Hier, aujourd'hui, demain,

à jamais inachevée, la création humaine est librement emportée comme sa grande sœur divine dans le temps incertain ; ses éléments constitutifs demeurent entretissés et confondus dans un seul souffle, dont les quatre lettres du nom divin YHWH sont le foyer générateur. Dans ce mouvement où le passé, le présent, le futur simultanés dansent ensemble, à la fois dans le temps et hors du temps, tous les êtres vivants sont étreints au sein du nom intime du Survenant éternel.

Maurice Couquiaud. Qu'entendez-vous par cette expression : le nom intime du Survenant éternel ?

Claude Vigée. Au début du livre de l'exode, les paroles de Dieu à Moïse dans la scène du Buisson ardent sont souvent mal traduites. « Je suis », ou « Je suis qui je suis » sont des exemples de cette traduction erronée de l'original hébreu « *Ehyé ascher éhyé* ». En tenant compte du verbe au futur, je traduirais plutôt : « Je me ferai devenir ce que je me ferai devenir ». Après une longue et savante manipulation des lettres hébraïques correspondantes, les sages du Zohar³ ont déchiffré jadis dans cette expression biblique ambiguë le sens du nom intime que Dieu se donne à lui-même. Le sens véritable du fameux mot de passe, du prénom familier par lequel le Seigneur se révèle dans le buisson qui brûle mais ne se consume pas, n'est autre que « peut-être »... Un peut-être qui fonde aussi bien toute l'expérience poétique !

Ce doute qui engendre tout en niant, cette ardente incertitude, cette insécurité pulsante qui se fraie son chemin vers un lendemain, dans un devenir insaisissable, voilà toujours le peut-être du buisson ardent : pouvoir tendre à l'être, maintenant ou jamais... Tout va se jouer ici-bas, dans l'instant même de notre histoire. Le « peut-être » divin engage le sort de chacun, au moment où

3 *Tikkouné-ha-zohar* 69

nous dressons l'œil et l'oreille vers le haut-lieu vertical, plutôt que de céder à l'attrait de l'horizon mortel du temps qui passe.

Sous le vêtement mythique cousu par les sages de la Kabbale se dissimule, tout en s'y révélant, le secret que tous les hommes connaissent au fond de leur cœur. Le monde fait de choses et de mots que Dieu et l'homme construisent avec tant de mal au moyen de la lettre Beth, –celle du conflit, de l'amour et de la haine mêlés – se déploie en dehors, à partir de l'Aleph un et silencieux, le fondement le plus intérieur du langage humain. Prenant appui sur lui, « Peut-être », une manifestation visible et audible du Vivant originel saura inscrire son vrai lieu dans l'empire chaotique des mots. Figuration sonore de l'invisible sans mémoire, sous-jacent à toute apparition sensible, l'art de poésie n'a d'autre objet que cet inconcevable surgissement de la parole nouvelle qui nous enjoint : « Tu dois changer ta vie ».

Michel Cazenave. Mon expérience poétique ne peut être comparée à celle de Claude Vigée. Je constate simplement que mon dernier recueil a mûri quelque vingt ans. Comme Claude Vigée le dit fort justement, plus qu'à l'écoute du monde, il existe un moment où nous sommes à l'écoute du silence, – cette espèce de silence tout à fait étonnant, plein d'une sorte de gonflement indistinct, où nous sentons peu à peu émerger comme des sons, des sentiments, des ébauches... d'on ne sait trop quoi encore au juste. Mais il faut savoir respecter l'allure et le tempo de ce phénomène étrange... le laisser venir au jour comme il entend le faire lui-même, sans se laisser emporter par l'impatience de l'écrire.

Il y a par ailleurs une sorte de travail assez terrifiant, une sorte de combat avec le vocabulaire dont on use. J'ai jeté toutes les versions différentes de mes poèmes parce que je ne supportais pas d'en revoir de la sorte

tous les états successifs. On ajoute un mot, on en barre un. Pour trouver la juste place du moindre d'entre eux, il faut écouter le vers en soi, tel qu'il veut être écrit. Et on négocie,... on se bat avec lui, pour trouver une solution qui nous satisfasse tous les deux. Nous tendons peu à peu vers cet instant magique où nous pouvons relire ce qui s'est écrit en entendant tout à coup ce qu'il y a derrière les mots. Ce qui n'est pas sur la page, mais qui est le plus important.

Claude Vigée. La pulsation.

Michel Cazenave. Exactement. Lorsque nous entendons ce rythme dans notre oreille intérieure, nous pouvons penser que nous approchons enfin de ce qui s'était ainsi cherché.

Maurice Couquiaud. Je suis souvent frappé par la constatation suivante : beaucoup parmi les plus grands écrivains, les plus grands poètes, semblent portés dans leur inspiration par une vision personnelle de l'univers. Le regard qu'ils jettent sur celui-ci est comme secrètement sous-tendu par un certain savoir, une certaine confrontation parfois inconsciente de celui-ci avec leur expérience du monde extérieur. Confrontation susceptible de nourrir de façon invisible les pulsions fertiles évoquées par notre ami.

Je ne peux me tromper en disant que la superbe inspiration de Claude Vigée baigne dans une vision de l'univers en osmose avec la tradition et la conception hébraïques de la Création. Au XIX^{ème} siècle, sans que l'auteur aborde de façon directe la philosophie, la poésie d'Alfred de Vigny baigne dans un questionnement philosophique,... souvent amer. L'œuvre entière de Goethe baigne avec la nature dans un questionnement, à la fois philosophique et scientifique audacieux pour l'époque... de même, sans doute, pour l'œuvre de



Liliane Klapisch, *Croquis*.

Valéry et celles de nombreux auteurs que nous aimons. Je vous approuve et vous suis donc volontiers tous les deux pour dire que ce bain visionnaire, pour être régénérateur, pour conférer une force subtile au choix des mots, doit s'opérer non dans les explications, mais dans le silence qui les dépasse.

En alternance avec l'auteur, Marianne Auricoste va nous lire maintenant quelques poèmes de Claude en harmonie avec ses propos.

... Deux extraits parfaitement adaptés à notre thème du lieu poétique :

« ...Le secret enfoui en nous, c'est celui de notre vraie demeure. Elle est vraie justement parce qu'elle ne nous appartient pas en propre. Elle constitue la chambre forte du don immérité, la résidence scellée mais approchable de l'invisible qui habite secrètement en nous. Avoir confiance revient à cheminer vers ce qui, en nous, est depuis toujours notre lieu premier. »

(Demain la seule demeure)

« ...Père descendu dans la lourde terre,
Tes enfants n'ont pu clore ta paupière.
Pour nous la retombée est déjà la plus forte.
Ce jour de nulle part en vain cherchait son
[lieu. »

(Canaan d'exil)⁴

Maurice Couquaud. Il est difficile de prendre la parole après de tels poèmes. Comme l'écrit Claude dans l'un de ses textes, c'est le rucher des mots qui traduit l'âme du monde.

4 Les extraits des poèmes de Claude Vigée sont empruntés à son anthologie, *Aux portes du Labyrinthe* (Paris : Flammarion, 1996).

Je consulte donc un bon auteur, Michel Cazenave et son livre *La science et les figures de l'âme*⁵. Je cite : « On doit être clair sur ce point, la science en tant que telle ne peut ni ne doit renoncer à la rationalité rigoureuse qui est sa justification même, mais il y a peut-être aussi, ou plutôt en amont comme l'avance par exemple Victor Weisskopf, une sorte de théorème de Gödel de la science qui fait que le branle est souvent donné à celle-ci à partir de préoccupations qui lui sont extérieures. »

Michel Cazenave. Weisskopf qui était l'élève de Pauli, racontait cette anecdote. Un jour, Heisenberg, au cours d'une promenade sur une plage, conversait avec un jeune physicien sur la théorie quantique en gestation. Il fit remarquer soudain à son compagnon la beauté du ciel et dit : « J'ai rarement vu ce bleu ». Le jeune homme partit aussitôt dans des considérations sur la réalité physique de ce bleu qui correspondait à telle ou telle longueur d'onde. Après avoir laissé parler tranquillement son interlocuteur, Heisenberg hocha la tête... et après un silence dit : « Oui ! Mais cela n'empêche pas ce bleu d'être si beau ! ».

En réalité, tous les grands scientifiques ont été à la fois de grands philosophes et de grands poètes. Les manuscrits et les témoignages le prouvent. Le moment de la création, de l'invention, nous échappe... celui où le savant change de point de vue, sort de la rationalité admise, laisse parler ce qui vient du plus profond de lui-même. Au cours d'un débat, Alain Connes, qui tient la chaire de Mathématiques du Collège de France, expliquait qu'au moment de trouver quelque chose, son attention consciente se relâchait malgré lui. Il laissait monter « ce qui se forme là », disait-il en faisant le geste

5 Monaco : Editions du Rocher, 1996.

correspondant vers le point central de son corps, ce que les Japonais appellent le « hara ». Et il ajoutait : « Soudain, je sais ce que j'ai trouvé. Ensuite, me reste le travail de me l'expliquer à moi-même ». Travail de rationalisation et de démonstration. Il est étonnant de voir que nombre de grandes avancées scientifiques se sont faites de cette façon.

Je pense à Kepler énonçant les premières lois de l'astronomie : il était le premier à exprimer le mouvement des astres par une équation mathématique. Kepler travaillait à partir de la masse énorme d'observations que lui avait léguée son maître Tycho Brahé. Il est extraordinaire de voir un livre d'astronomie, fondateur de la science, s'intituler *Les harmonies du monde*. Pourquoi les harmonies ? Sinon que Kepler proclame tout de go que son but ultime est de découvrir la véritable musique des sphères. Il nous donne les notes et les accords qui correspondent aux différentes planètes du système solaire et aux orbites qu'elles décrivent. Il entend la musique du monde qu'Aristote ne pouvait percevoir. Curieusement, Kepler ne se donne à aucun moment la peine de démontrer ceci que le monde puisse être décrit par des équations mathématiques, ... cela va tout simplement de soi.

Maurice Couquiaud. La main de Dieu ?

Michel Cazenave. Dieu, oui ! Encore faudrait-il voir de quelle manière. D'un tempérament mystique, Kepler est profondément croyant. Dieu ne peut avoir créé que le monde le plus beau, un monde dont les relations ne pourront s'exprimer que dans la beauté même des formules. Puisque Kepler est chrétien, Dieu est trinitaire, le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Copernic a donc raison : le soleil est au centre de l'univers parce que le Père est au centre de la Création, – le Fils est la sphère du cosmos puisqu'il est l'engendrement du Père, et le Saint-Esprit est la relation d'amour entre le Père et le Fils (ou comme

le disait Bernard de Clairvaux, le baiser entre le Père et le Fils). Le Saint-Esprit représente le rayon de la sphère qui conjoint le centre du père à tous les points de la sphère qui représente le Christ. Vous m'avouerez que, comme démonstration scientifique, c'est assez étonnant ! Mais c'est fondateur de l'astronomie, de la science moderne.

En fait, Kepler pose en même temps que cette organisation du cosmos trouve son expression dans des lois mathématiques parce qu'il reprend la vieille idée de Plotin puis de Proclus selon laquelle les mathématiques sont la puissance de l'âme, remontant même de la sorte jusqu'aux plus anciennes conceptions de Platon et de Pythagore. Etrangement, c'est sur cette déclaration de foi mystique qu'il va bâtir ce qui est appelé à devenir le plus puissant édifice rationnel que l'on ait jamais connu. Weisskopf, qui est un très grand physicien quantique, avait raison. Le corpus une fois bâti, tout s'expurge, tout se purifie et se rationalise. Pour nous servir des lois de Kepler, nous n'avons plus besoin de savoir comment il les a élaborées, ni sur quel terreau. Mais nous pouvons constater que la création scientifique s'apparente à la création poétique, à la création artistique. Tout y est de l'ordre de la contemplation intérieure. Je crois que tous les grands créateurs ont à peu près dit la même chose.

Maurice Couquiaud. Vous semblez avoir une affection particulière pour Newton, le dernier des magiciens.

Michel Cazenave. Lorsqu'il a acheté puis consulté la malle de ses manuscrits jusqu'alors inconnus, Lord Keynes a déclaré en substance : « On croyait qu'il était le premier des scientifiques modernes, il était en réalité le dernier des magiciens ». Dans le manuel d'Histoire des sciences que mon fils devait étudier en classe préparatoire pour les grandes écoles scientifiques, se trouvait un chapitre où l'on écrivait textuellement que Newton était le premier des grands scientifiques qui avait définitivement renoncé à l'obscurantisme ancien.

C'est assez étonnant ! Il faut se rappeler en effet que Newton a été au départ très largement refusé par la communauté scientifique européenne, particulièrement par la communauté scientifique française, qui était à la pointe du combat, sous le prétexte qu'il était précisément un obscurantiste.

Lorsque Newton décrit le système du monde et invente la notion de gravitation, ceux qui sont alors les modernes, c'est-à-dire les cartésiens, lui rétorquent : « Qu'est ce que cette force occulte ? Voilà le soleil qui attire les planètes, qui s'attirent entre elles. C'est de l'action à distance. » Or, cela, Newton le savait tellement bien que l'on s'est rendu compte en consultant les différents états de ses *Principia mathematica* qu'il avait successivement expurgé un certain nombre de paragraphes qui portaient sur l'idée de l'action à distance, c'est-à-dire sur l'attraction, sur la sympathie, à la limite sur l'amour que les corps ressentent les uns pour les autres.

Il ne faut pas oublier que Newton, pendant plus de vingt ans, a pratiqué l'alchimie. Ce que l'on retrouvait là, en fait, c'était la théorie alchimique de l'attraction des corps entre eux, ... ou, en reprenant le vocabulaire platonicien, de l'aimantation, de l'amour, de l'érotique.

Claude Vigée. C'était du Paracelse.

Michel Cazenave. Absolument... Les néo-cartésiens qui l'accusaient d'obscurantisme avaient totalement raison de leur point de vue. Ils pointaient parfaitement le terreau qui avait été le sien, —seulement, il se trouvait que c'était l'intuition de Newton qui était la bonne. A partir de ses notions, c'est une science véritable qui s'est constituée, renonçant à une science cartésienne qui était, elle, fantasmatique dans sa théorie des tourbillons et des ébranlements par contacts. Il était beaucoup plus simple de faire appel à l'action à distance, même si nul n'a jamais

véritablement compris ce qu'elle signifiait.

Maurice Couquiaud. J'avoue éprouver parfois un malin plaisir en demandant à certains scientifiques porteurs de certitudes sans nuages et me paraissant excessivement positivistes : « Qu'est ce qu'une force, ... la gravitation par exemple ? ». Ils se perdent généralement dans des explications fumeuses peu en accord avec leurs principes.

Michel Cazenave. C'est Kepler qui a inventé la notion même de force. Il déclare en substance : « Il est bien évident, et nous le savons tous, que les planètes ont une âme puisque ce sont les âmes qui animent les planètes et leur donnent leurs mouvements. Ces mouvements sont le résultat de ce que j'appelle force, parce que c'est la manière de dire mathématiquement quelle est l'action de l'âme. » La force, pour Kepler, c'est l'expression utile pour exprimer la façon dont s'exercent l'âme de Saturne, les âmes de Vénus ou de la lune. Poincaré, à la fin du dix-neuvième siècle, disait ne toujours pas savoir ce qu'était une force : il lui suffisait de savoir la calculer. Vous avez raison, on ne le sait toujours pas. Et on a remplacé cette notion par celle beaucoup plus rigoureuse de champ, qui est une pure expression mathématique.

Maurice Couquiaud. Vous évoquez l'âme du monde. Or ce qui me frappe dans la poésie de Claude Vigée, c'est que l'âme du monde semble présente derrière les mots. Une résonance passe entre les étoiles, les arbres, les êtres, etc, ... S'établit un dialogue entre les choses dans le Tout qu'elles constituent ensemble.

Michel Cazenave. Je ne voudrais pas voir dans l'Âme du monde l'expression d'un certain panthéisme. J'y entends quant à moi un espace de médiation entre la sphère du divin et la réalité du cosmos.

Claude Vigée. Ne nous arrêtons pas dans les figures immobiles ! Le vent passe à travers les figures, celles du monde ambiant comme les visages que tracent aussi les mots dans le corps écrit du poème. Une fois dite et chantée, la vision doit s'effacer, pour éviter de se cristalliser en idoles. Toute parole vive est animée par le souffle, emportée dans son mouvement comme le sont par le hasard nos actions dans l'existence quotidienne.

Sachons faire place chaque jour au passage du vivant⁶
(5). Qui parmi nous est le meilleur danseur ? Celui qui écoute le plus intensément la musique...

Marianne Auricoste et Claude Vigée terminent cette soirée en lisant quelques poèmes :

« ...passage du vivant,
hiatus franchi d'un bond
entre la lettre et le souffle :
dans un cri s'enracine
le secret de la demeure, son silence est
[ma source. »
(La demeure est le secret)

6 *Aux portes du Labyrinthe, op. cit., p. 271*

« Sommeille tendrement,
douce âme évanouie,
trouve dans l'inconnu
le corps perdu de ta lumière :
si te couvre la nuit, fais retour au sein
[nu
qui germe dans le lieu de l'enfance
[enfouie,
sous la paupière à demi close de la
[terre. »
(Le lieu du germe)



Liliane Klapisch, *Croquis*.